

# CYCLE DE CONFÉRENCES

URBANISME - ARCHITECTURE - HABITAT

Les actes : Saison 2004/2005



«Habiter au XIX<sup>ème</sup> siècle :  
3 types d'habitat bourgeois  
dans la seconde moitié du siècle.»

11 janvier 2005

Conseil d'Architecture,  
d'Urbanisme  
et de l'Environnement  
du Gard



## Rémy KERTÉNIAN Historien de l'Art

### «Habiter au XIX<sup>ème</sup> siècle : 3 types d'habitat bourgeois dans la seconde moitié du siècle.»



Dans la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, Marseille apparaît comme une ville triomphante. Capitale de l'empire colonial français, plus grand port de la Méditerranée, croissance urbaine, afflux de population, dynamisme de l'armement, de la banque et du haut négoce, politique de grands travaux : la cité phocéenne se transforme et se modernise comme cela ne lui était pas arrivé depuis les années 1660.

Dans ce cadre renouvelé, l'élite bourgeoise locale, forte de moyens accrus entend asseoir sa puissance reconquise par le choix de résidences, dignes reflets de sa réussite. Chacun se doit de posséder hôtel particulier en ville, villa dans la périphérie ou bastide dans le terroir.

A Marseille, c'est entre préfecture et palais de justice, rue Grignan et Prado, Allées de Meilhan et palais Longchamp que vont se déployer les fastes de la bonne société.

Les goûts du temps sont à l'éclectisme, au luxe cossu et capiteux, parfaitement adaptés à un système social fait de représentation mondaine et d'intimité familiale.

Le choix des trois demeures étudiées est représentatif de cet attrait historiciste et des modes de vie du temps. Par leurs types différents (un hôtel-immeuble, un hôtel particulier et une villa) et leurs dates de construction, s'échelonnant sur une dizaine d'années entre 1861 et 1872, elles permettent de dresser un portrait de l'architecture domestique bourgeoise à Marseille dans la seconde moitié du Second Empire.

#### **L'hôtel-immeuble Chambon (29-31 cours Pierre Puget)**

Le 29-31 cours Pierre Puget est un hôtel particulier/immeuble de rapport comprenant deux

types d'habitats. Le 31, de deux niveaux, sur basses offices, s'apparente à un hôtel particulier, alors que les autres niveaux, accessibles par le 29, comportent un appartement par étage, avec les combles destinés au logement des domestiques.

Sa construction remonte à 1864, l'architecte reste inconnu. Nous lui conservons le vocable de "*Chambon*" car les traces les plus précieuses de décor intérieur datent de la période d'occupation de la partie hôtel particulier par cette famille d'armateurs, entre 1899 et 1906.

Mais, en 1864, c'est le négociant et banquier Jacques Paulin Henri Audibert qui acquiert auprès de la municipalité un lot de terrains sur la plus prestigieuse promenade de la ville, le cours Bonaparte (actuel cours Pierre Puget), face au palais de justice récemment élevé, afin d'y faire construire l'immeuble. Pour lui, il est question d'investissement immobilier et en 1868 il revend l'immeuble, avec la plus-value que l'on imagine aisément, au riche entrepreneur de travaux publics Jean-Elie Dussaud. Pour ce dernier, un logement sur le cours Bonaparte est une consécration. Pourtant, il préfère louer l'ensemble et ne s'y installe qu'en 1885. Dès lors, il habite au 31 et loge les bureaux de sa compagnie au 29. A sa mort l'immeuble est acquis par un parent par alliance, l'armateur Jean-Marie Chambon, qui modifie le décor intérieur.

L'immeuble, mitoyen des deux côtés, offre sa façade principale sur le cours alors que les communs, situés à l'arrière de la parcelle donnent sur la rue de l'Arsenal (actuellement

Roux de Brignole). Peu pratique, leur accès se fait pour les voitures en faisant le tour du pâté d'immeubles. Ce principe, développé sur le Cours d'Aix-en-Provence au XVII<sup>ème</sup> siècle reste une référence pour les architectes locaux deux siècles plus tard. En revanche, le parti pris stylistique de la façade se fait l'écho des modèles contemporains parisiens et est assujéti au règlement de voirie de 1859, codifiant hauteur, décrochement, inclinaison des toitures... lui même inspiré du règlement parisien de 1848.

L'élévation comprend cinq travées et six niveaux sur basses offices. Les deux travées des extrémités reçoivent un traitement particulier en avant-corps de très faible saillie, marquant plus nettement les deux entrées de l'immeuble. Chaque niveau reçoit également un décor différent : rampes en ferronnerie continue au premier étage, frontons triangulaires au premier, semi-circulaires au second. Ce type de décor, inspiré des immeubles des grands boulevards haussmanniens de la capitale, est diffusé à Marseille sur les grands chantiers de la rue Impériale (actuelle rue de la République), de la rue Noailles (Canebière prolongée) ou du palais préfectoral. Toutes les références ornementales y sont permises. Ici, c'est la Renaissance française qui sert de source décorative.

Pour la distribution intérieure, il faut coller aux codes sociaux du temps. Dans la partie hôtel particulier, on entre par un premier vestibule, permettant de se détacher du mouvement de la rue, avant d'accéder au second vestibule distribuant les pièces de réception (grand salon,

salle à manger, petit salon et fumoir). Là, deux escaliers, l'un d'honneur, conduisant aux appartements privés de l'étage, l'autre dissimulé et desservant les basses offices, animent l'espace avec une somptueuse rampe de fonte en motif de crosse d'évêque.

C'est dans les espaces de réception que sont conservées les plus belles traces du décor intérieur. Selon l'habitude du temps chaque pièce reçoit un décor particulier, s'adaptant à la fonction des lieux. Pour les salons, on préférera rappeler par exemple les styles Louis XV et Louis XVI, remis au goût du jour par les publications des frères Goncourt comme par la passion de l'impératrice Eugénie pour Marie-Antoinette et son époque. Ces styles donnent l'illusion de retrouver toutes les élégances et les raffinements de l'Ancien Régime.

Sur les murs de la cage d'escalier et dans le fumoir, on trouve un ensemble exceptionnel de papiers peints gaufrés, des toutes premières années du XX<sup>ème</sup> siècle, posés durant l'occupation de l'immeuble par la famille Chambon. Si la production de papiers peints se fait en série depuis les années 1840 et est donc devenue plus accessible, certains modèles, de par les difficultés techniques de leur réalisation, restent très onéreux et réservés à une clientèle d'élite. Les murs du vestibule sont ici recouverts d'un papier gaufré ivoire rechargé d'or, imitant le stuc et orné d'une frise de pions à son sommet. Ce papier peint, du type "*Anaglypta*", fut créé par le peintre illustrateur anglais Georges-Charles Haïté, en 1901. Le motif d'entrelacs stylisés et répétés est le ré-

sultat du renouveau des arts décoratifs amorcé en Angleterre dès les années 1850 autour de la personnalité de William Morris et du mouvement Arts & Crafts. La France, avec le courant Art Nouveau, intégrera progressivement ces données. En choisissant ce papier peint, Jean-Marie Chambon se montre à la pointe du goût de son époque alors que Marseille ne succombera que très rarement aux charmes du Modern Style. Dans le fumoir, l'ambiance est toute autre. Ici, le décor est comme il se doit orientalisant et les papiers peints imitent les cuirs de Cordoue avec des motifs d'entrelacs, inspirés de l'orfèvrerie niellée persane. Ces modèles façon cuir, d'une virtuosité étourdissante, furent présentés pour la première fois à l'exposition universelle de 1867 par la manufacture Balin. On l'aura compris, de telles traces de décor sont exceptionnelles, de par la fragilité même des matériaux.

### **L'hôtel Armand (11, rue Lafon)**

A deux pas de la Préfecture, l'hôtel Armand reste le plus beau témoignage d'hôtel particulier de la période et montre à un haut degré l'envie de la grande bourgeoisie de se rapprocher du mode de vie aristocratique. L'hôtel particulier reste le type d'habitat urbain le plus prestigieux. Pour autant, l'héritage des demeures urbaines aristocratiques des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles doit désormais allier à l'orgueil d'une position sociale la notion de confort et d'intimité dont le bourgeois du XIX<sup>e</sup> siècle ne saurait se priver.

Comme pour l'hôtel Chambon, l'architecte

reste inconnu. Cependant la qualité et l'originalité du programme sont la marque d'un architecte de talent à la hauteur des ambitions et de la culture de son commanditaire. L'hôtel est construit en 1872 sur l'emplacement de celui que le marquis de Cypières avait élevé en 1775, par un des plus importants notables de la place, industriel, banquier, armateur, président de la très puissante chambre de commerce et grand collectionneur, Amédée Armand. A sa mort en 1881, c'est sa sœur, puis son neveu le comte Albert Armand qui lui succèdent dans la fastueuse demeure comme à la tête de ses activités industrielles.

L'hôtel Armand, mitoyen des deux côtés, occupe une vaste parcelle de 21m en alignement sur la rue Lafon, sur près de 30m de profondeur. Il s'élève sur quatre niveaux au dessus de basses offices. On accède à une cour arrière (remises, écuries, lavoir) par une porte cochère à l'angle Sud-Ouest du bâtiment. L'entrée décentrée permet de ne pas couper les espaces du rez-de-chaussée.

L'élévation est directement inspirée des palais de la Renaissance italienne. Tout comme au palais Médicis, élevé par Michelozzo à Florence en 1444, le parti général est horizontal. Chaque niveau, traité différemment, est séparé par une corniche régnante tandis qu'une corniche à forte volumétrie, sur une rangée de modillons carrés, termine l'élévation. Le décor du rez-de-chaussée aux larges bossages en table s'allège jusqu'à l'attique, donnant un effet ascensionnel compensant le parti général du traitement par niveau.

La référence aux demeures urbaines des grands patriciens banquiers de la Renaissance italienne est évidemment toute indiquée pour un personnage comme Amédée Armand. Ce grand bourgeois se positionne en digne héritier de ces mécènes éclatants. A l'hôtel Armand la référence va même plus loin. Tout comme au Palais Médicis, le rez-de-chaussée est occupé par les bureaux de la société et l'étage noble est dévolu aux grands appartements.

De la porte cochère on accède à un vaste vestibule ouvrant sur le grand escalier d'honneur. Cet escalier de style Louis XVI conduit à la pièce maîtresse et centrale du bâtiment : le grand hall – salle de bal. Ce dernier s'élevant sur trois niveaux afin de recevoir un éclairage zénithal, grâce à une verrière, est au centre de la parcelle et organise toute la distribution. Il donne au Sud, côté rue, sur une enfilade comprenant grand salon, salle à manger et petit salon et au Nord sur le cabinet de travail et le fumoir-billard. Un somptueux escalier de bois, inspiré des galions baroques et véritable parure de la pièce, donne accès à la galerie de circulation du deuxième étage desservant de part et d'autre, les appartements de monsieur et la chapelle au Nord, ceux de madame au Sud. Des escaliers de services assurent, en angle de parcelle, des circulations verticales des sous-sols à l'attique, pour mieux faciliter les services.

La présence de ce grand hall est exceptionnelle à Marseille. Ce type de distribution est remis à l'honneur sous le Second Empire au château de Ferrières, construit par Joseph Paxton pour James de Rothschild. Paxton avait d'ailleurs

expérimenté cette solution en Angleterre dès 1850 au château de Mentmore pour le frère de James, Mayer de Rothschild. Paxton lui-même avait adapté, en le recouvrant d'une verrière, le cortile des palais italiens de la première Renaissance, transformé dès le XVI<sup>ème</sup> siècle en grand salon central, comme on le voit chez Palladio à la célèbre villa Rotonda, en 1569, à Vicence. La France du XVII<sup>ème</sup> siècle intégrera cette innovation du salon à l'italienne. Pensons, par exemple, à Vaux le Vicomte. Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, Ledoux à l'hôtel de Montmorency et en 1839, Duban dans le grand salon du château de Dampierre reprendront le principe.

Et si, par sa forme et sa fonction, le grand hall de l'hôtel Armand évoque le modèle anglais importé par Paxton, il ne faut pas négliger la grande tradition française qui sut s'approprier dès l'âge baroque, la tradition du salon à l'italienne.

Dans les salles de réception, le décor se veut comme à l'habitude historiciste. Si le vaste hall, jouant la polychromie des marbres, évoque la grandeur du style Louis XIV, l'enfilade de réception reprend toutes les délicatesses des styles Louis XV et Louis XVI. Cette atmosphère dite "*tous les Louis*" est le cadre privilégié des réceptions, bals, dîners, concerts... que se doit de donner un des plus importants personnages de la cité.

## La Villa Marveyre

C'est avec le Second Empire que se développe à Marseille un type nouveau de résidence bourgeoise, la villa. Forte de sa tradition bastidaire

structurant son terroir depuis le XVI<sup>ème</sup> siècle et par sa situation géographique en bord de mer, Marseille accueille avec un certain bonheur ce nouveau type d'architecture domestique. Les bastides renonçant de plus en plus à leur vocation agricole pour devenir des lieux entièrement dévolus à la plaisance se rapprocheront de l'idéal de la villa rendant plus floues les définitions. François Loyer définit la villa au XIX<sup>ème</sup> siècle comme "le modèle le plus éloigné de l'immeuble - le plus suburbain dans son dessin - (...) dans son sens exact de villa à l'italienne : un cube posé dans un espace de verdure. (...) Ici la rue n'est plus que ruelle et la volumétrie architecturale reprend tous ses droits : c'est l'inverse des espaces centraux - totalement minéraux, structurés sur le vide urbain et non sur la forme architecturale". Pour Marseille, cette définition peut évidemment s'appliquer aussi à la bastide. Cependant, la villa est ici liée au développement de la villégiature hivernale sur la Côte d'Azur et la Riviera italienne, elle possède l'avantage d'être beaucoup moins éloignée du centre ville que la bastide, reléguée dans le terroir. Ainsi, les villas marseillaises sont généralement construites en bordure de la promenade du Prado, dans le quartier Saint-Giniez et sur la Corniche. La villa Marveyre, appartenant aujourd'hui au Ministère de l'Agriculture et siège de la Direction Régionale de l'Agriculture et de la Forêt, qui fut édifiée sous le Second Empire, entre Prado et Corniche, reste un des premiers et plus beaux exemples de villa de cette époque. Et si le parc a disparu, si l'intérieur de la villa fut complètement mutilé par des aménagements

peu respectueux, les vestiges de sa splendeur, les archives conservées et la volonté de restaurer du propriétaire actuel, sont suffisants pour justifier une étude du bâtiment.

L'actuel Parc Marveyre constitue l'ancienne propriété de 5,2 ha appartenant, à partir de 1861, à Emile Darier, grand négociant et industriel. Située dans l'actuel quartier de La Plage, son accès avait été aménagé au bout de la petite avenue de Marveyre en perspective du Prado. Une entrée secondaire ouvre sur la rue du commandant Rolland.

Darier dut acquérir trois propriétés à vocation agricole pour aménager cette vaste demeure et un jardin digne d'elle. Par la construction de son imposante villa proche de la très élégante avenue du Prado, Emile Darier entend bien montrer au monde sa fulgurante réussite sociale.

D'ailleurs, la villa Marveyre sera l'un des plus prestigieux lieux de la vie mondaine marseillaise dans la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. La liste des bals, des dîners, des grands concerts, opéras et pièces de théâtre qui y furent donnés est interminable.

Darier choisit pour l'emplacement de la villa le point le plus haut de la propriété. Ceci permet évidemment de mieux jouir du site, mais également de découvrir progressivement la villa au détour du chemin qui serpente dans le parc depuis l'entrée principale. Ce parti-pris est exactement celui que choisit au même moment, vers 1860, l'armateur Eugène Pastré pour la construction de son château, par l'architecte

parisien Jean Danjoy, dans la campagne familiale de Montredon. Autre exemple marquant de l'époque, autre industriel en huile et savon, Charles Gounelle fait édifier la Villa Valmer par l'architecte Henri Condamin en 1865. Cette volonté de choisir un site en hauteur permettant la jouissance du paysage n'est évidemment pas nouvelle et remonte à la tradition des villas florentines du XV<sup>ème</sup> siècle.

Orientée Nord-Sud, la villa Marveyre, de plan massé, est un quadrilatère complété au Sud, vers le parc, par deux avants-corps latéraux, peu saillants, en retour d'équerre, encadrant la terrasse. Un autre avant-corps marque l'emplacement de la salle à manger sur la façade Ouest. Le bâtiment est élevé d'un étage sur entresol partiel (aux angles Nord-Est et Nord-Ouest), rez-de-chaussée surhaussé sur sous-sol. L'étage est surmonté de combles partiellement aménagés.

L'élévation de la façade d'entrée, au Nord, est d'une austérité monumentale. Sur cinq niveaux (sous-sol, rez-de-chaussée surhaussé, entresol, étage noble et combles) et divisé en cinq travées, le traitement opte pour un parti horizontal, accentuant à la vue l'ampleur de la façade. Plusieurs éléments concourent à cette impression : le décor en bossage continu, la corniche régnante, peu volumétrique, séparant rez-de-chaussée et entresol de l'étage noble, l'étage des combles simplement décoré de tableaux et d'oculi, enfin la forte corniche de couronnement. Pour équilibrer ce parti pris chaque travée est marquée par de hautes fenêtres en tabernacles. Afin de garantir cet équilibre, les ouvertures de l'entresol sont



intégrées dans le chambranle des fenêtres du rez-de-chaussée. Seule une traverse indique les différents niveaux. Autre élément de verticalité, chaque extrémité de la façade est ornée de pilastres jumelés superposés d'ordre toscan, tout comme la travée centrale elle-même encadrée de pilastres superposés de même ordre. Côté jardin, la façade est plus animée grâce aux deux avant-corps latéraux en pans coupés. La terrasse, se terminant par une balustrade en pierre ouvragée, est encadrée de deux volées de marches courbes formant un fer à cheval permettant de gagner le parc. Mais ici, l'élément de décor le plus charmant est constitué par la frise de rinceaux, qui, au niveau des combles, encadre les oculi. Elle est ornée de putti engainés dans le réseau végétal et court également sur les façades Est et Ouest. Les façades latérales reprennent les mêmes éléments de décor.

Le parti architectural est ici directement inspiré de la Renaissance italienne et plus particulièrement de la Rome du début du XVI<sup>ème</sup> siècle. La référence à la Farnesina, villa suburbaine construite par Baldassare Perruzzi pour le banquier Agostino Chigi entre 1509 et 1511, est évidente. Le plan, la sobriété des élévations, les pilastres d'ordre toscan, les baies rectangulaires et le seul élément de décor apporté par la frise, tout à Marveyre rappelle la célèbre villa romaine.

Là encore, aucun document d'archives en notre possession n'a permis d'établir le nom de l'architecte de la villa bien qu'une tradition familiale, fort plausible, attribue le chantier à Samuel Darier, cousin germain du commandi-

taire, architecte et élève de Jean-Marc Vaucher, lui même architecte de la Maison de l'Empereur pour la Résidence impériale de Marseille, le palais du Pharo, entre 1852 et 1861.

La distribution intérieure n'a rien d'original et se conforme aux manières d'habiter de la grande bourgeoisie du Second Empire. Les plans actuels, s'ils tiennent compte des modifications apportées par l'aménagement en bureaux, permettent de restituer en partie quelques pièces ainsi que certaines circulations horizontales. De l'entrée, élevée de plusieurs marches, on pénètre dans un vestibule donnant accès à une antichambre qui ordonne la distribution des pièces de réception occupant le rez-de-chaussée. De l'antichambre, on peut gagner la salle à manger et le petit salon à l'Ouest et le grand salon dans l'axe de l'entrée, qui s'ouvre par trois grandes portes-fenêtres sur la terrasse et le parc. Le grand salon occupe un volume considérable sur une surface de plus de 107 m<sup>2</sup>, il donnait accès au grand escalier, au fumoir-bibliothèque, à l'Est. Pour préserver l'harmonie des proportions, le grand salon est aussi la pièce la plus haute de la villa. Sans s'élever sur deux niveaux comme une pièce à l'italienne, il mord légèrement sur le premier étage. Grand salon, fumoir, petit salon et salle à manger formaient une double enfilade côté jardin et en retour côté Ouest. Cette majestueuse disposition en enfilade pour les appartements de réception, dans la tradition du XVII<sup>ème</sup> siècle, est encore souvent pratiquée dans la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. N'oublions pas la volonté de se rapprocher



des modèles aristocratiques tout en facilitant les circulations lors des réceptions.

De ces espaces dévolus à la réception, on accède au premier étage, réservé aux appartements privés, par un escalier d'honneur, en bois, à vis suspendu. Cet escalier reçoit un éclairage zénithal grâce à une verrière en coupole. La distribution du premier étage est plus délicate à restituer en raison des malheureuses modifications apportées dans les années 1960.

Les circulations verticales sont également assurées par deux escaliers de service tournants à volées droites, desservant l'ensemble des niveaux des sous-sols aux combles. Le sous-sol était évidemment dévolu à l'office, la cuisine, la cave et la réserve.

Si, à l'heure actuelle, les éléments de décor encore visibles sont peu nombreux, on a la chance de posséder un album de photographies, prises en 1894, restituant une partie du décor des pièces de réception du rez-de-chaussée. Une des premières constatations que l'on peut faire, c'est l'aspect sombre et cossu du décor inspiré de la Renaissance française de la seconde moitié du XVI<sup>ème</sup> siècle. En faveur depuis les années 1830, ce style continue à faire l'unanimité sous le Second Empire. On le retrouve chez James de Rothschild au château de Ferrières ou chez la marquise de Païva dans son hôtel des Champs-Élysées.

Les boiseries foncées dominent le décor : parquet marqueté, lambris d'appui assez haut, chambranles des portes et fenêtres. Même la cheminée à la française, dans l'angle Nord-Ouest de la pièce formant un pan coupé, est

recouverte de boiseries. Le manteau de la cheminée est orné d'une niche ovale abritant un buste de Minerve, copie d'un Antique.

Les murs sont recouverts de toiles marouflées imitant des tapisseries. Les bordures sont larges et ornées de grotesques avec cartouches imitant le stuc de style bellifontain, masques énigmatiques de sphinges et guirlandes de citrons et de fleurs au naturel. Ce qui frappe ici, c'est évidemment la surabondance de capitons, de tentures et de passementeries envahissant tous les meubles et portières dans le goût tapissier développé depuis le règne de Louis-Philippe.

La salle à manger ne conserve à l'heure actuelle de son décor que la somptueuse cheminée de marbre vert. Elle est surmontée d'un trumeau de glace dont le cadre est du même marbre. Le manteau de la cheminée possède un rétrécissement ébrasé imitant le bronze doré, assorti aux bronzes du cartel signés Barbedienne. Ce cartel est orné de ravissantes guirlandes de fruits et légumes rappelant la vocation du lieu. D'une grande délicatesse, on remarque un petit mascarón copié sur le visage de la Diane d'Anet, célèbre sculpture entrée au Louvre en 1823. Le reste du décor, mis à part les lambris d'appui identiques à ceux du grand salon, a disparu. Du petit salon Louis XVI, comme du fumoir orientalisant, il ne reste rien.

Le parc de Marveyre, aujourd'hui loti par de nombreuses villas, a complètement disparu. Seuls quelques arbres séculaires rappellent encore que le créateur de cette villa a résolu le problème difficile de se donner presque dans la ville l'illusion de la pleine campagne. En effet

Emile Darier est un passionné de botanique et son jardin paysagé, de cinq hectares, fut l'un des plus beaux de Marseille. Des grilles s'ouvrant sur le boulevard Marveyre on accédait par des allées, aux courbes gracieuses et aux points de vue choisis, jusqu'à la villa. A Marseille et dans la région, le goût pour les jardins paysagés à l'anglaise s'impose finalement assez tard. Si le marquis d'Albertas est pionnier en ce domaine avec son parc dans la vallée de Saint-Pons à Gémenos dès les années 1770, il apparaît comme un cas isolé.

Evidemment, le manque d'eau, qui sera comblé par l'arrivée du canal de Marseille, peut expliquer ce retard, mais c'est un peu simple car même en bordure de l'Huveaune les parcs paysagés ne s'étaient pas développés. Une des premières grandes réalisations d'envergure à ce niveau fut entreprise par le négociant David Cohen de Léon, pour sa bastide de Maison Blanche (actuelle Mairie des IX<sup>ème</sup> et X<sup>ème</sup> arrondissements) par l'architecte ingénieur paysagiste F. Duveilliers, entre 1853 et 1857. Le parc de Maison Blanche fera date et à sa suite, toute la bonne bourgeoisie de la ville voudra avoir son parc paysagé. Des Grandval à Valmante, aux Pastré à Montredon en passant par Gounelle à Valmer, tous y sacrifieront. Autre grand exemple de jardin paysagé, autour de 1860, l'ingénieur Gassend, directeur de la voirie, aménage le grand parc à l'anglaise de Borély, sur les anciens domaines agricoles de la propriété appartenant désormais à la ville. La réalisation du parc de Marveyre s'inscrit donc dans un contexte propice auquel il faut ajouter la passion botanique du commanditaire. Et si

on garde encore un potager et un verger, le parc de Marveyre allie aux grands principes du jardin paysagé à l'anglaise (allées sinueuses, prairies dégagant les points de vue, déclivité harmonieuse et douce, massifs de fleurs donnant des touches de couleur, utilisation des espèces locales pour garder l'aspect naturel du lieu) le goût pour l'acclimatation avec les grandes serres pour la collection d'orchidées, les plantes exotiques venues des quatre coins de l'empire colonial (différentes espèces de palmiers, de bambous...).

Le parc de la villa Marveyre aujourd'hui définitivement mutilé ne pourra retrouver sa splendeur, mais son évocation reste nécessaire pour comprendre l'environnement initial de la villa.

Ce qui peut surprendre dans le décor de Marveyre, c'est l'absence d'une quelconque évocation bucolique que l'on attendrait d'une demeure quasi campagnarde. Ce type de décoration, historiciste et sans particularismes locaux, se retrouve d'ailleurs dans les deux précédents programmes étudiés. Il est le parfait reflet de l'internationalisation du goût dans cette seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. Eclectisme et exotisme règnent dans les intérieurs de cette grande bourgeoisie que l'on retrouve de Paris à Marseille, de Bordeaux à Strasbourg, mais également de Londres à Rome, de New York à Saint-Petersbourg. Une bourgeoisie triomphante, sûre d'elle, égrenant en tous lieux du globe ses manières de vivre sans jamais rien changer à ses habitudes.

## **Bibliographie :**

CATY R., RICHARD E., ECHINARD P.,  
Marseille, les Patrons du Second Empire, Ed  
Picard / Cenomane, Paris, 1999.

DALY C., L'Architecture privée au XIX<sup>ème</sup> siècle  
sous Napoléon III, 3 Tomes, Ed. A. Florel  
et Cie, Paris, 1864.

ELEB M., DEBARRE A., Architecture de la  
vie privée, XVII<sup>ème</sup> – XIX<sup>ème</sup> siècles, A.A.M. /  
Hazan, Paris, 1999.

FABRE A., Les rues de Marseille, 5 Tomes,  
Ed. Camoin, Marseille, 1869.

LOYER F., Paris au XIX<sup>e</sup> siècle, l'immeuble  
et la rue, Ed. Hazan, Paris 1987.

MASSON J.-L., Architecture et Décoration en  
Provence du XVI<sup>ème</sup> au XIX<sup>ème</sup>, Ed. Edisud,  
Aix-en-Provence, 1992

PRAZ M., Histoire de la décoration intérieure :  
La philosophie de l'ameublement, Thames &  
Hudson, Londres, 1994.

URBAIN P., Architectures historiques à Mar-  
seille, éléments de l'habitat ancien, Ed. Atelier  
du Patrimoine de la Ville de Marseille / Edisud,  
Aix-en-Provence, 1987.

Les Arts sous le Second Empire, catalogue  
de l'exposition du Musée du Petit Palais, Ed.  
Musées de Paris, 1979.

Marseille au XIX<sup>ème</sup>, rêves et triomphes, cata-  
logue de l'exposition de la Vieille Charité, Ed.  
Musées de Marseille / R.M.N., 1991.



Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement du Gard  
Tél : 04 66 36 10 60 - Fax : 04 66 84 02 10 - 11 Place du 8 Mai 1945 30000 NIMES



Avec le soutien de la Direction Régionale des Affaires Culturelles Languedoc-Roussillon